

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 44 (1899)  
**Heft:** 9

**Rubrik:** Nouvelles et chroniques

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## NOUVELLES ET CHRONIQUES

---

### CHRONIQUE SUISSE

Le parc de corps. — Cours préparatoire et plan d'instruction.  
— Le remplacement des munitions. — Discipline de feu. — Bicyclistes.

Les manœuvres du 1<sup>er</sup> corps d'armée ont été précédées du cours de répétition du parc de corps I, c'est-à-dire des compagnies de parc 1 à 4.

Le parc a subi dans les dix dernières années de si nombreuses vicissitudes, il a été utilisé de tant de façons diverses, soit comme parc proprement dit, pour le ravitaillement des munitions, soit comme troupe destinée à former de nouvelles batteries, qu'il était temps de lui donner une organisation définitive et stable. Les nouvelles formations de l'artillerie l'ont attribué à la landwehr 1<sup>er</sup> ban. On peut le regretter, si l'on admet surtout que les compagnies de parc sont appelées à céder, en cas de besoin, une partie de leur personnel aux unités de l'élite pour combler les vides et remplacer les pertes que celles-ci subiraient au combat. Toutefois, telle qu'elle est, et sans posséder la vivacité et l'élasticité des hommes de l'élite, cette troupe de landwehr est encore capable de rendre de très bons services dans les fonctions spéciales qui lui incombent.

On a, cette année, doté les canonnières, à titre d'essai, du fusil M. 89/94. On peut dire que cet essai a parfaitement réussi. Le fusil est si simple et d'un maniement si facile qu'au bout de quatre jours, moyennant une instruction bien ordonnée et intense, — et grâce aussi, il faut le dire, à l'intérêt que les hommes prenaient à leur arme, — on a pu les conduire à la cible. Les résultats de tir étaient notablement supérieurs à ceux auxquels on se serait attendu.

Si on dote les canonnières de parc du fusil, ce qui paraît indispensable pour la garde et la défense de ses convois, il semble nécessaire de les appeler à des cours bisannuels pour leur enseigner le maniement du fusil, le tir et le service de sûreté d'une colonne en marche ou en station.

L'Instruction officielle sur le Remplacement des munitions, datant de 1881, n'étant plus de saison aujourd'hui, un nouveau Projet d'Instruction, approuvé par le Chef de l'artillerie du 1<sup>er</sup> corps, a été mis à l'essai cet été et appliqué pendant les exercices nombreux de ravitaillement qui ont été exécutés

Dans nos dernières livraisons, nous avons énuméré un certain nombre d'innovations introduites dans le programme de nos grandes manœuvres. Voyons ce qu'elles ont donné.

La principale de ces innovations a été la suppression de l'ancien cours préparatoire, durant lequel on reprenait, à la hâte, mais dès son point de départ, l'instruction de l'école de recrues. Cette année-ci, dès le premier jour, on a abordé l'école de compagnie et le service en campagne de la compagnie et du bataillon. Le troisième jour déjà, on en était à l'école de régiment.

Cette innovation ne nous paraît pas avoir été en tous points heureuse. Elle réussira sans doute lorsque nous aurons les cours de répétition annuels, mais dans l'état actuel des choses, on a pu se rendre compte de la nécessité qu'il y avait de permettre aux chefs de sections de prendre leurs hommes en mains avant d'aborder le travail dans la compagnie et le bataillon.

Bien que le plan d'instruction eût été, à la dernière heure, considérablement simplifié, recommandant aux chefs d'unité de limiter leur effort à assouplir leur unité par la répétition de mouvements formels, on a pu constater, pendant l'école de régiment et pendant l'école de brigade, que les mouvements des bataillons laissaient encore beaucoup à désirer sous le rapport de la correction et de la tranquillité dans le rang. Sans doute des progrès considérables se sont manifestés d'une semaine à l'autre. Quand sont venues les manœuvres de corps, on a constaté un changement complet dans l'attitude des unités. Telles marches de régiments manœuvrant dans le terrain en ordre serré, exécutées avec une correction presque parfaite, eussent été impossibles pendant les premiers jours du service. Mais ces progrès auraient été plus sensibles encore, et se seraient manifestés plus tôt, si les officiers subalternes avaient été mis à même de prendre leur troupe en main au début du cours.

Il paraîtrait donc avantageux de rendre au cours préparatoire une des journées qu'on lui a ôtées cette année-ci, quitte, s'il le fallait, à supprimer l'école de brigade qui a paru faire double emploi avec celle de régiment. Il est certain que si les régiments manœuvrent correctement isolés, ils manœuvreront de même dans le cadre de la brigade, sans qu'il soit indispensable d'en faire un essai préalable.

\* \* \*

Nous avons dit qu'à la dernière heure le plan d'instruction avait été considérablement simplifié. On se rappelle le programme qu'il imposait pour le cours préparatoire. Les chefs de compagnie et les commandants de bataillons devaient instruire le service de sûreté dans le cadre de leur unité et comme exercice de combat exercer, *en particulier* : l'attaque

décisive, le combat secondaire, le combat défensif avec reprise de l'offensive, la poursuite, la retraite avec l'occupation d'une position de repli, la conduite de la réserve.

C'était beaucoup, c'était trop demander. Pour exécuter tant de tâches diverses dans le cadre de la compagnie, puis dans celui du bataillon, quatre ou cinq jours au moins eussent été nécessaires. Or, deux journées seulement étaient prévues. Force fut d'en rabattre. En recevant leurs programmes d'instruction en retour, les commandants d'unité furent invités à les réduire à des proportions plus normales. « Les commandants de compagnie, dit l'ordre envoyé à cet effet, doivent dès la première heure prendre en mains leurs compagnies et faire beaucoup plus de « drill » dans la compagnie que les programmes ne le prévoient : ployement, mises en ligne, marche prolongée en formation de manœuvres, changements de direction, etc. En un mot, les capitaines doivent tourner et retourner leur compagnie dans tous sens, en faire une unité manœuvrière et disciplinée. Ils n'ont pas trop de temps pour cela. »

« ...Les mêmes principes s'appliquent à l'instruction du bataillon : avant tout, obtenir un bataillon manœuvrant correctement, rapidement et silencieusement en ordre serré. »

Ainsi fut fait, mais malgré les simplifications introduites, il a fallu reconnaître que deux journées ne suffisaient pas pour remettre les hommes au point où les avaient amenés l'école de recrues. Les exercices formels du régiment ont trahi des bataillons encore insuffisamment en mains.

L'expérience est donc concluante ; elle l'est d'autant plus que le dernier cours de répétition avait été un cours par bataillon, soit celui qui se prête le mieux à l'instruction de détail. Malheureusement, deux années sont un long intervalle de temps. Cadres et troupes ont oublié une bonne partie de ce qu'ils avaient appris.

Pour être juste, il faut reconnaître aussi que tous les chefs d'unité n'ont pas su employer les heures dont ils disposaient comme ils l'auraient pu. L'obligation de préparer leur programme à l'avance a certainement contribué à vaincre partiellement, chez nombre d'entre eux, les hésitations inséparables du début, Mais ces hésitations se sont encore trop manifestées. Il a fallu, aux chefs, quelques heures pour « se mettre dans le mouvement » ; pendant ce temps-là, la troupe n'a pas été prise en main avec assez d'énergie.

Nous en venons ainsi à soulever l'éternelle question du cours de cadres, et à nous demander une fois de plus si un tel cours, même de très brève durée, 48 heures par exemple, ne serait pas une solution. Nous sommes persuadés que oui. Les quelques heures de réunion des cadres précédant l'entrée en ligne de la troupe suffiraient pour ménager la transition de la vie civile à la vie militaire, et pour procurer aux chefs une assurance plus grande. La troupe en ressentirait aussitôt le bon effet ; elle

entrerait de plain pied dans une atmosphère plus militaire que ce n'est le cas avec l'entrée en ligne actuelle.

Nous n'insistons d'ailleurs pas; la question a été déjà si souvent et si longuement débattue que nos arguments sont connus de tous. Il serait fastidieux de les rééditer.

\* \* \*

Le lecteur a pu prendre connaissance, dans notre livraison d'août, de l'ordre sur le remplacement des munitions. Il ne nous a pas paru que le but poursuivi par cet ordre ait été atteint. On a voulu, pour le remplacement des munitions, se rapprocher des conditions de la réalité. On n'y est pas parvenu. En fait, il n'y a eu aucune différence entre le ravitaillement sur le champ de manœuvre pendant la critique et après le combat, et le ravitaillement au cantonnement. Etant donnée la manière dont on a procédé, opérer le remplacement ici ou là revient exactement au même. Nous n'en tournons pas la main.

Si, cependant. Nous nous prononçons pour le remplacement au cantonnement, et à tête reposée, aussi longtemps que l'on obligera les chefs d'unité à la paperasserie qui leur est demandée pour établir le compte des munitions. Le calcul des cartouches rendues, alors qu'on n'en rend point, qu'on en réclame au contraire un supplément, est une de ces chinoiseries qui du coup nous transporte à cent lieues des réalités de la guerre.

Si l'on veut se rapprocher de ces réalités, il faut renoncer à la paperasserie, renoncer aussi à juger à l'avance le moment du remplacement des munitions, renoncer à imposer le chiffre exact à une cartouche près des prélèvements à faire sur les voitures, et appliquer les articles 272 et 273 du règlement d'exercice. Il est probable que la consommation des munitions sera un peu plus forte, mais l'exercice de remplacement signifiera quelque chose et n'aura pas le caractère artificiel et convenu du système mis à l'essai cette année-ci.

\* \* \*

De la munition à la discipline de feu, la transition est naturelle. Cette discipline ne nous a pas paru toujours très stricte. Nous l'attribuons en partie à la prescription qui fait tirer toutes les cartouches d'une escouade à deux ou à trois hommes seulement de cette escouade. Ces deux ou trois seuls apportent à l'exécution des mouvements pour le tir une attention rigoureuse. Les autres, qui tirent à vide, y mettent plus de laisser-aller et n'écoutent plus les commandements que d'une oreille parfois distrait.

Un autre motif réside dans la préparation insuffisante des hommes pendant le cours préliminaire. Non qu'il soit nécessaire de reprendre l'école de soldat commandée par les sous-officiers, comme on le fait à l'école de recrues. Mais par l'école du soldat dans la section, et par l'école

de section, on permettrait aux chefs de section, les premiers responsables de la discipline du feu, de mieux former les hommes à cette partie de leur tâche.

Il n'a pas été rare, par exemple, de voir des hommes se servir de leur magasin dans le feu d'une cartouche. Ils tiraient au commandement, mais au lieu de remplacer la cartouche tirée par une cartouche prise dans la cartouchière, ils la remplaçaient en faisant fonctionner le magasin. Puis ils remplissaient à nouveau ce dernier quand il était épuisé.

Cette manière de faire est absolument condamnable; les officiers et serre-files doivent la réprimer avec la plus grande sévérité. L'emploi du magasin, sous peine de gaspillage de munitions avec tous les dangers qu'il entraîne, doit être et rester l'exception. Le règlement le dit et ce n'est pas sans très justes raisons. Le magasin est une réserve pour certaines situations spéciales. En dehors de ces situations-là il n'y faut pas toucher, et employer le seul et parfaitement suffisant feu d'une cartouche.

D'une manière générale, on a abusé du feu de magasin. Que de fois avons-nous entendu commander ce feu quand rien ne le justifiait. Il est erroné par exemple, de se servir du feu de magasin contre des lignes de tirailleurs avançant à 500 ou 600 mètres. L'effet du feu d'une cartouche sera, dans des cas pareils, de beaucoup supérieur à celui du feu de magasin. Et sa supériorité se manifesterait non-seulement dans le pour cent des touchés, mais au point de vue moral par une facilité plus grande pour les chefs de maintenir le calme dans leur troupe.

Ce sont choses qui ont été dites et répétées cent fois. Mais elles n'ont pas encore suffisamment pénétré dans l'esprit d'un grand nombre de nos officiers, puisque toujours se renouvellent les mêmes fautes.

\* \* \*

Avant de mettre le point final à cette chronique, signalons les services rendus par les bicyclistes. A notre avis, ils ont gagné leur procès. Pendant un cours de grandes manœuvres, ils sont d'une inappréciable utilité. En revanche, pendant le cours préparatoire, il n'y a pas eu de travail pour cinq. On en peut conclure que dans les cours de répétition d'unités inférieures, deux ou trois vélocipédistes seraient suffisants.

Quel que soit leur nombre, il serait avantageux de les sortir définitivement du rang et de leur donner l'équipement du corps des cyclistes officiel. On débarasserait ainsi les chars des fusils à transporter, et l'on faciliterait les vélocipédistes dans l'accomplissement de leur service.

---

**CHRONIQUE ALLEMANDE***(De notre correspondant particulier.)*

Mutations. — Soixante ans sous les drapeaux. — Un indice de rapprochement entre la Russie et l'Allemagne. — L'artillerie à la remorque de l'infanterie. Nouveaux règlements d'exercice et de tir pour l'artillerie de campagne. — Manœuvres de siège au camp de Döberitz. — L'obusier de campagne modèle 1898. — Mitrailleuses d'infanterie. — Cyclistes, rentrez dans le rang ! — Le recrutement de 1898.

Les mutations du mois d'août n'ont pas été très nombreuses. On a mis à la retraite le lieutenant-général von Janson, commandant la 3<sup>e</sup> division à Stettin, auteur d'un livre récemment paru sur le « Service de l'état-major général en temps de paix » (v. livraison du mois de mars). Sorti d'un régiment d'infanterie, 3<sup>e</sup> grenadiers, de la Prusse orientale, il fut transféré en 1864 dans le régiment d'infanterie de Saxe-Cobourg, après que le duc Ernest II, bien connu par ses tendances ultra-libérales, eût rattaché son contingent à l'armée prussienne. Dans ce régiment, il a fait en 1866 la campagne contre le Hanovre, puis celle du Main. En 1870-71, il a pris part à la guerre franco-allemande. Plus tard, il appartient longtemps à l'état-major général, puis il fut attaché, pendant six ans, au Ministère de la guerre. Il est actuellement âgé de 55 ans, ensorte qu'il a atteint la limite d'âge. En France, il aurait servi encore une dizaine d'années avant d'être mis à la retraite.

Son successeur est le lieutenant-général Ritter Hentsickel von Gilgenheimb, qui a également fait sa carrière dans l'état-major général. Il commandait jusqu'ici la 30<sup>e</sup> brigade d'infanterie à Coblenz, où il a été remplacé par le major-général von Normann, qui avait, au XIII<sup>e</sup> corps d'armée, un régiment dont il a dû abandonner le commandement à la veille des manœuvres impériales, de même que le major-général von Hochwächter, qui était à la tête d'un régiment à Rastatt et qui a été nommé commandant de brigade à Cassel.

De nombreux déplacements ont eu lieu, dès le 1<sup>er</sup> avril, dans le corps d'armée wurtembergeois. Ainsi, à la tête de la 52<sup>e</sup> brigade d'infanterie ont été appelés un nouveau commandant et deux nouveaux colonels. Dans la 53<sup>e</sup> brigade, les deux commandants de régiment ont été échangés et un commandant de régiment a été remplacé dans la 51<sup>e</sup>. Un nouveau commandant du corps d'armée a été nommé le 25 mars, ainsi qu'un nouveau divisionnaire au mois de juin, à Ulm. Le commandant du régiment n<sup>o</sup> 126, qui appartient au XV<sup>e</sup> corps d'armée (Strassbourg), a été également changé. Dans le corps d'armée wurtembergeois, la 54<sup>e</sup> brigade est la seule dont le commandement soit resté intact.

— Les journaux annoncent déjà toute une série de mutations qui s'accompliront, après les manœuvres, dans les hauts emplois. Cela commencera, disent-ils, par le Chef de l'état-major général, puis viendra le tour du Ministre de la guerre, du commandant du XIV<sup>e</sup> corps d'armée et du chef de la maison militaire de l'Empereur. Vous voyez jusqu'à quel point l'imagination des reporters a été échauffée par les fortes chaleurs de l'été et cela à un moment où l'actualité ne manque pas. Nos journaux sont remplis de détails sur le procès de Rennes et sur la question du canal du milieu — Mittelland-Canal — qui doit relier le Rhin à l'Elbe. Vous avez lu sans doute qu'on a fait valoir des considérations d'ordre militaire en faveur de cette entreprise. Dans le discours qu'il a prononcé au Landtag pour appuyer le projet, le Chef de la section des chemins de fer à l'état-major, colonel Budde, a fort bien fait ressortir l'importance qu'aurait le canal projeté au point de vue de la défense nationale, mais tout a été inutile. Les députés, surtout les agrariens, n'ont pas voulu se laisser convaincre.

— C'est une rareté que de voir un général fêter le jubilé de sa soixantième année de service. Le général von Stubberg vient d'avoir cette chance exceptionnelle. Né en 1821, il est entré dans l'armée le 8 août 1839 comme lieutenant au 30<sup>e</sup> d'infanterie. En 1849, il a fait la campagne contre les insurgés badois et il fut, à cette occasion, décoré de l'Aigle rouge IV<sup>e</sup> classe aux épées. De 1852 à 1854, il a séjourné à Paris pour apprendre la langue française. Nommé en 1859 aide de camp du prince-régent et en 1861 aide de camp du roi, il fit la campagne de 1864 et prit part au siège et à l'assaut de la redoute de Duppel. Puis il fut appelé au commandement des grenadiers d'Augusta et combattit à Soor et à Königgrätz, où il fut décoré de l'ordre de la Couronne aux épées. En 1870-71, il avait la 30<sup>e</sup> brigade d'infanterie et il prit part aux batailles devant Metz et dans le nord de la France. Il y gagna la croix de Fer 1<sup>re</sup> classe et l'ordre pour le Mérite. Plus tard, il commanda une division à Hanovre, puis, en 1880, il fut nommé inspecteur général des écoles d'officiers. Il fut mis à disposition en 1890, après avoir passé 50 ans sous les drapeaux. Il est chef du 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie et commandant à la suite du corps des cadets dont il porte l'uniforme. Stubberg est un homme d'une haute intelligence. L'Université lui a décerné les grades de licencié et de docteur *honoris causa*.

— Le capitaine en retraite von Drygalski, collaborateur des *Annales de Löbell*, où il fait la chronique russe, a été invité par la Russie à suivre les grandes manœuvres de l'armée de ce pays. Ce n'est pas la première fois que Drygalski profite de l'hospitalité de la Russie. Celle-ci lui avait déjà été offerte précédemment, mais cela avait changé lorsque les relations



entre la Russie et l'Allemagne eurent perdu leur ancienne intimité. On voit dans l'invitation adressée de nouveau à ce publiciste un indice de rapprochement entre les deux empires. Le capitaine Drygalski avait dû démissionner de l'armée ensuite d'une attaque d'apoplexie dont il avait été frappé étant encore simple lieutenant. Encore aujourd'hui, il ne marche qu'avec des béquilles et il faut qu'il soit doué d'une énergie peu commune pour voyager et suivre des manœuvres dans ces conditions.

-- Je vous signale une simplification introduite dans la nomenclature de notre matériel d'artillerie. Au lieu de dire : le canon de campagne « construction 1896 », on dira dorénavant : « le canon de campagne 1896 » comme dans l'infanterie, où, pour désigner le fusil du modèle de 1888, on se sert depuis dix ans de la formule abrégée : « fusil 1888 ». Si je vous cite ce petit fait, c'est pour vous montrer combien notre artillerie est lente à progresser, comparée à l'infanterie.

— Le 10 août dernier, l'Empereur a approuvé un nouveau règlement d'exercice pour l'artillerie de campagne. Ce sera la troisième édition parue depuis le mois de février 1898. L'Instruction de tir sera rééditée également. La révision de ces règlements d'exercice et de tir a été nécessitée par la réorganisation de l'artillerie de campagne, qui, à partir du 1<sup>er</sup> octobre prochain, sera rattachée aux divisions.

— On parle beaucoup des manœuvres de siège qui ont eu lieu vers la mi-août au camp de Döberitz. L'exercice a consisté en l'attaque d'un fort provisoire armé de vieilles pièces et élevé au centre d'un retranchement construit par les pionniers de Spandau sur les hauteurs à l'ouest du camp. Quatre régiments d'infanterie de la garde, les chasseurs de la garde, plusieurs batteries de campagne du régiment de Potsdam, le régiment d'artillerie à pied et les pionniers de la garde formaient les troupes d'attaque qui manœuvraient sous les ordres du major-général de Kronigk. L'artillerie à pied avait armé deux batteries d'obusiers de 15 appartenant à l'artillerie à pied attelée.

Dans les tranchées, on avait placé des cibles figurant des tirailleurs. Les obusiers chargés d'obus brisants et de shrapnels tiraient à une distance de 5000 m. Les effets du tir furent formidables. Les obstacles furent presque complètement détruits et les cibles criblées de balles. On a pu se rendre compte de l'efficacité des obusiers lourds quand il s'agit de déloger l'adversaire d'une position provisoirement fortifiée, comme celle de Plewna par exemple. A la fin de l'exercice, on fit encore l'assaut contre la position qu'avait occupée plus tard la 5<sup>e</sup> brigade d'infanterie de la garde. Le ballon captif servit à l'observation du tir. On dit que l'on a fait usage de la télégraphie sans fil.

— Notre obusier de campagne modèle 1898 sera du calibre de 10,5 cm.; la bouche à feu aura une longueur de douze calibres. La fermeture sera à

coin, mais, comparée à celle du nouveau canon à tir rapide, elle sera d'un maniement plus facile, n'exigeant qu'un seul mouvement pour ouvrir et fermer la culasse. La douille métallique de la cartouche sera très écourtée. L'affût ressemblera à celui du canon de campagne. Il aura des sièges d'essieux. On emploiera comme munitions des shrapnels et des obus brisants du poids d'environ 16 kg. Les fusées seront à double effet<sup>1</sup>.

— Les chasseurs de la garde, de Potsdam, ont été pourvus d'un matériel de mitrailleuses Maxim du calibre de 8 mm., de même que les chasseurs d'Alsace dont je vous ai parlé dans ma chronique de juillet. A ce propos, les journaux quotidiens, généralement très mal informés de tout ce qui a trait à l'armée, ont dit que ces troupes avaient été dotées de « canons à tir rapide ! »

Ces mitrailleuses, d'après la *Militär Zeitung*, ressemblent à de petits canons dont l'affût repose sur deux roues. Elles peuvent être portées ou trainées par deux hommes et sont particulièrement destinées à battre des secteurs de terrain déterminés. Les cartouches sont fixées, au nombre de 250, sur un ruban qui se déroule rapidement de droite à gauche à travers la machine, ce qui permet de tirer sans interruption avec une grande vitesse. Un seul homme suffit pour pointer et manœuvrer la pièce. Tant que ce dernier appuie sur les deux poignées, la machine lance des projectiles, et le feu ne cesse que lorsque les 250 cartouches du ruban sont brûlées. Les mitrailleuses sont amenées aussi près que possible de la position où elles doivent être mises en action, sur des voitures tirées par des chevaux, puis elles sont portées ou trainées par deux soldats jusqu'à la ligne de tirailleurs et mises rapidement en batterie à l'endroit le plus favorable. Deux hommes portent, au moyen de courroies, des récipients en fer peu élevés, dans lesquels se trouvent plusieurs petites caisses remplies de rubans de cartouches.

— Aux grandes manœuvres d'automne on voyait toujours, parmi les cyclistes, un certain nombre d'hommes montant leurs propres machines. C'étaient principalement des volontaires, fils de famille, qui trouvaient

<sup>1</sup> Nous pouvons compléter les données de notre correspondant par celles que le major Schott publie ce mois dans sa revue technique des *Jahrbücher*.

Le poids de la pièce ne dépassera pas de beaucoup celui du canon de campagne c. 96. La fermeture sera probablement une fermeture à coin prismatique, munie simplement d'une poignée; elle sera du système dit Leitwell. La charge étant variable, on est obligé de renoncer à leur cartouche complète. On a dû se contenter d'un étui métallique court, au fond duquel se place l'amorce et qui est pourvu d'un bourrelet pour l'extraction.

L'affût est organisé comme celui du canon de campagne. Le nombre des caissons de munitions est supérieur à celui des batteries de campagne, mais par contre l'approvisionnement des avant-trains est moindre.

L'obusier de 15 cm., de l'artillerie lourde de campagne est néanmoins maintenu en service; il servira à contrebalancer les positions offrant une très grande force de résistance.

(Réd.)

moyen de se faire admettre dans le corps des cyclistes pour avoir un service plus commode que leurs camarades marchant dans le rang, sac au dos et le fusil sur l'épaule. Il y avait là un véritable abus. Une ordonnance vient d'y couper court en prescrivant qu'à l'avenir les troupes devront se servir exclusivement des machines livrées au corps.

— On vient de publier les résultats du recrutement de 1898. Sur les listes de recrutement étaient portés 1 638 222 hommes. Ont été déclarés impropres à tout service 41 639 hommes, ajournés 574 883, exclus 1212, aptes au service (y compris les recrues de la marine) 221 672, plus un excédent de 5987 hommes, aptes également, mais dépassant le chiffre des effectifs nécessaires. On a versé, en outre, dans la réserve de recrutement 87764 hommes, tous aptes au service de guerre et dans l'arrière-ban 109953 hommes, dont la moitié pourra être formée au service armé et l'autre moitié au service non armé. 23309 volontaires, dont 22 933, âgés de 17 à 19 ans et non encore astreints à l'obligation de servir, ont été inscrits sur les listes de recrutement.

Pour l'armée de terre, on a recruté en tout (volontaires compris) 259366 hommes. En France, le nombre des conscrits de l'armée de terre a été, en 1898, de 251 816 hommes.

---

## CHRONIQUE ITALIENNE

(De notre correspondant particulier.)

Seconde expédition du capitaine Bottego à L'Omo. — Les grandes manœuvres. — Améliorations de la nourriture du soldat. — Visite du Comte de Turin à l'Erythrée.

La littérature coloniale et militaire s'est enrichie ces jours d'un ouvrage précieux et bien intéressant : l'*Omo*. C'est la description du voyage d'exploration accompli dans l'Afrique orientale, sous les auspices de la Société de géographie italienne, par L. Vannutelli et C. Citerni (Milan, V. Hoepli, éditeur). A côté de renseignements scientifiques d'un prix inestimable pour les géographes, cet ouvrage contient des pages qui resteront chères à tous les Italiens, comme témoignage éloquent de leurs vertus nationales. En lisant le récit de ce long voyage, aux péripéties émouvantes, on est rempli d'enthousiasme et d'admiration pour les quatre expéditionnaires, dont trois étaient officiers de l'armée et de la marine. Ces héros n'ont eu pour but que l'honneur et la gloire du drapeau qui les suivait. — Cette expédition, de la plus haute importance et qui, malheureusement, devait avoir une fin si tragique, partit, en automne 1895, pour le Bénadir. Elle était chargée par la Société de géographie italienne « d'explorer toute la région encore inconnue qui se trouve entre le Haut-Nil, le fleuve Sobat et la côte Somali; d'étudier ce pays de hautes montagnes, couvertes de

grandes forêts, et les mœurs des peuples belliqueux et cruels qui les habitent; de découvrir l'embouchure du grand fleuve éthiopien l'Omo; de déterminer l'emplacement du lac Abba ou Abbala, et enfin de reconnaître à l'occident la région du haut-plateau éthiopien ». Au point de vue commercial, la tâche de l'expédition consistait à fonder une station à Lugh, et à conclure des traités d'amitié avec les tribus Somalis soumises au protectorat italien. L'expédition était dirigée par le capitaine d'artillerie Vittorio Bottego, homme d'une trempe de fer, d'une bravoure et d'une énergie étonnantes, dont il avait déjà donné des preuves dans d'autres voyages d'exploration en Afrique. Le destin ne lui permit pas de voir le couronnement de son œuvre et l'accomplissement de ses vœux les plus chers. A côté de lui se trouvaient le lieutenant de vaisseau Lamberto Vannutelli et le lieutenant d'infanterie Carlo Citerni. On sait comment s'acheva l'expédition : la mort tragique du capitaine Bottego et le sauvetage miraculeux de Vannutelli et de Citerni sont des épisodes connus de chacun. Quant au programme, il fut complètement et brillamment rempli. On trouvera de nombreux détails à ce sujet dans l'ouvrage de MM. Vannutelli et Citerni. Les exemples admirables de ténacité et de bravoure qui y sont rapportés font de ce livre un vrai monument élevé à la gloire des expéditionnaires et de leur pays

— Nous sommes en pleines manœuvres. Chaque corps d'armée a, ces jours, aux alentours des garnisons, des exercices de campagne à double action — une division contre l'autre. — Les troupes bivouaquent tantôt ici, tantôt là et font chaque jour des marches de 25 à 30 km.

Les grandes manœuvres proprement dites ont aussi commencé et déjà le roi est arrivé à Racconigi, avec tous les attachés militaires de la capitale, pour y assister. Deux corps d'armée — celui de Turin et celui d'Alexandrie — y prennent part. Le corps de Turin a trois divisions, une de Turin, une de Novare et une de « milice mobile ». Le corps d'Alexandrie comprend la division de Cunéo, celle d'Alexandrie et une troisième de cavalerie. Comme à l'ordinaire, les manœuvres seront divisées en deux périodes. Du 27 au 31 août, les manœuvres auront lieu près de Carignano pour le 1<sup>er</sup> corps et près de Bra pour le corps d'Alexandrie. A partir du 1<sup>er</sup> septembre jusqu'au 6, les deux corps d'armée manœuvreront l'un contre l'autre dans la région comprise entre Carmagnole, Vigone et Turin, sur les rives du Pô et du Chigone. Enfin, le 6, les deux corps d'armée réunis manœuvreront contre un ennemi marqué. Chaque corps d'armée aura un parc aérostatique mobile.

Le directeur des manœuvres est le général Leone Pelloux. Le 1<sup>er</sup> corps d'armée est commandé par le général Besozzi, et le II<sup>e</sup> par le général Rugini. Les divisions ont à leurs têtes les généraux suivants : 1<sup>re</sup>, général La Halle; 2<sup>e</sup>, général Prielli; 3<sup>e</sup>, général Malacria; 4<sup>e</sup>, général Fecia di

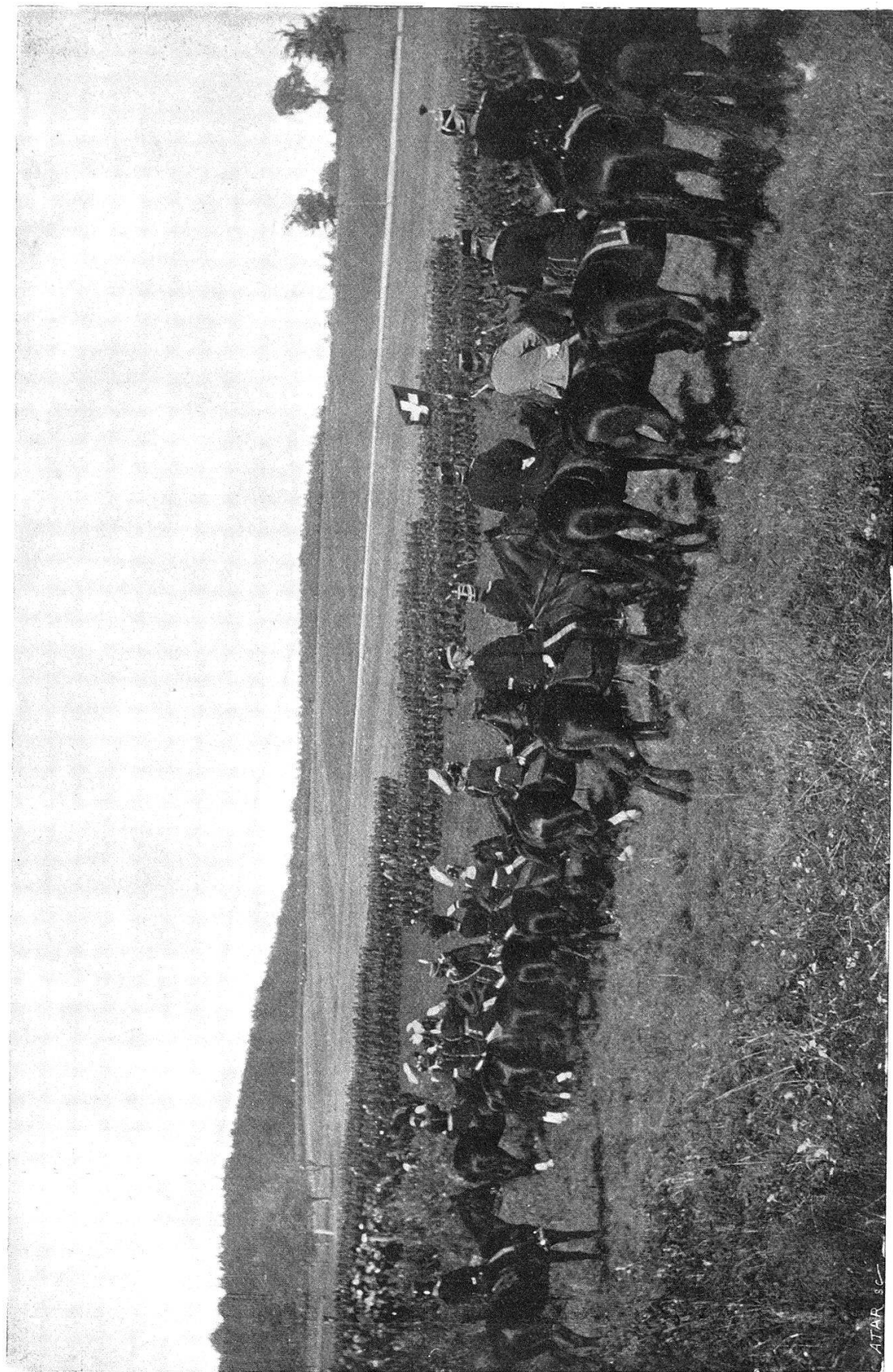
Cossato; milice mobile, général Sismondo; cavalerie, général Rainoni d'Intignano.

Le duc d'Aoste suivra le 1<sup>er</sup> corps d'armée. Le 8 septembre, aura lieu, à Turin, la grande revue qui coïncidera avec l'inauguration du monument du roi Victor-Emmanuel.

Comme je vous l'ai écrit, les cyclistes militaires feront, cette année d'importants exercices. Une compagnie de 120 cyclistes bersagliers, commandés par 7 officiers, sous les ordres du capitaine Natali — bien connu par ses écrits sur l'emploi de la bicyclette à la guerre, — prendra part aux grandes manœuvres du Piémont. Cette compagnie a reçu l'ordre de côtoyer, après les manœuvres, toute la péninsule, — course qui devra s'effectuer en deux mois, en commençant par l'Adriatique. Le ministère de la guerre veut éprouver la résistance des hommes et des machines, qui toutes ont été construites en Italie, dans les ateliers du génie, à Pavie.

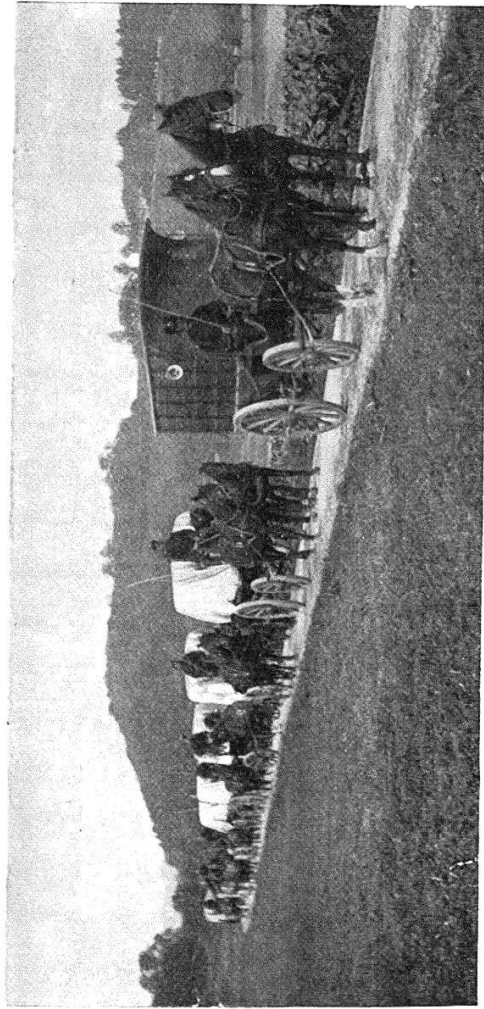
— Depuis quelque temps, les journaux réclamaient une amélioration de la nourriture du soldat et citaient à ce propos l'exemple de l'Allemagne, qui a introduit dans son armée un second repas du soir. Le ministère faisait jusqu'à présent la sourde oreille, tout en étudiant la question. Des considérations financières semblaient, comme toujours, s'opposer à l'adoption de cette mesure. Mais voici que la commission chargée par le ministère de la guerre d'examiner cette proposition vient de se prononcer en sa faveur, en sorte que des instructions vont être incessamment publiées. La ration de pain, actuellement de 750 grammes par homme, sera augmentée, de même que la distribution de café et de vin. Il y aura également amélioration dans la qualité de l'ordinaire servi aux repas. Ce progrès important est le fruit des patientes études faites, depuis trois ans, par la direction générale des services administratifs. Cette direction mérite les applaudissements de tous ceux — et ils sont nombreux — qui s'intéressent au bon traitement de nos braves soldats.

— Il paraît certain que le comte de Turin, neveu du roi, fera, au retour de son long voyage en Amérique et en Orient, un court séjour dans notre colonie africaine de l'Erythrée. Les journaux accueillent ce projet avec beaucoup de sympathie, car aucun prince royal n'a encore visité les lieux où tant de sang italien a coulé pour la défense de notre drapeau. On prépare de grandes fêtes à Massaouah; le gouverneur Bartini, de retour d'Italie, regagnera son poste à cette occasion.

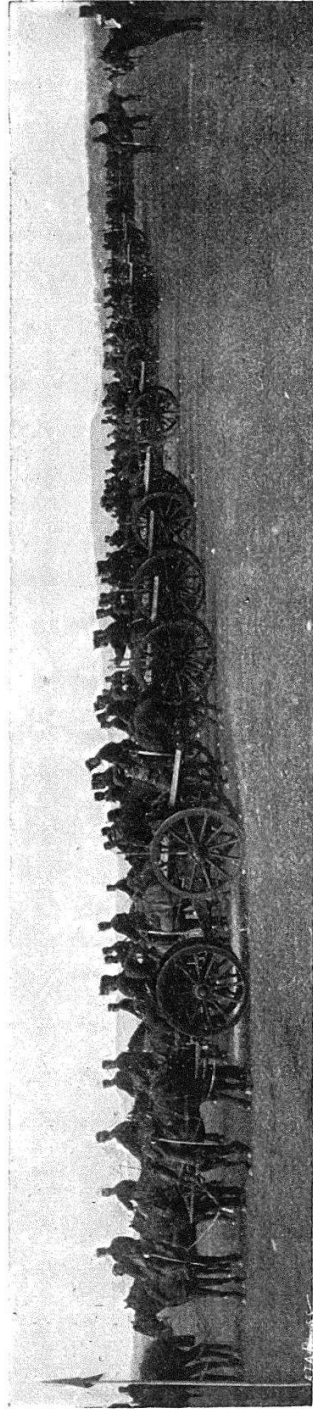


Le Défilé de l'Infanterie à Bertigny, le 14 septembre 1899.

(Collection de la *Patrie Suisse*.)



Train du 4<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.



1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie ; départ de Bière.  
(Collection de la *Patrie Suisse*.)